

ment sur les grandes pour nous laisser une image nette et riante. Je me défie de ses tableaux ; je n'accuse plus le présent sans avoir fait au passé un procès minutieux. Ces plaisirs de jadis marchaient de front avec des contrariétés. Les déceptions inhérentes à l'effort de plaire, la jalousie de la concurrence avec des amis plus âgés que moi, l'ambition d'atteindre au patinage fantaisiste, harcelaient mon esprit, m'enlevaient la sensation du glissement rythmique que maintenant je goûte pleinement. Je patinais pour faire des conquêtes, orgueil toujours suivi d'humiliations ; je transportais sur la glace le vaste champ de l'entreprise masculine, détruisant ainsi le charme particulier d'une action éloignée des habitudes ordinaires de la vie.

Une valse lente que répand l'orchestre me ramène à l'heure actuelle ; je pars sur la glace comme un flâneur, sans attache absorbante, sans regret, sans désir, pour la seule jouissance physique. Et dans dix ans, faisant à l'inverse l'analyse du passé, je me demanderai par quel mystère mes soliloques ne m'ennuyaient pas, et je découvrirai que je possédais deux grands biens : l'insouciance et la liberté. Le reste n'importe ! Patinons.

Alphonse BEAUREGARD.

Février 1909.

LEGENDE NOIRE

C'était un soir d'automne tristement sombre, un de ces soirs qui parlent étrangement, où le cœur qui espère sent ses rêves pesants ; pourtant mon front brûlant d'un dernier labeur bénissait comme un parfum le vent doux et indécis de la plage aimée.

Le fleuve était calme et beau.

Depuis une heure la cloche de l'église, éveillant les prières pour les morts, avait tinté ; le boipourril, oiseau solitaire comme l'instant qu'il chante, avait évoqué l'esprit des songes.